

Chroniques italiennes n. 73/74 (2-3 2004)

### **Histoire d'une fausse note de Raffaele La Capria**

Il y avait une fois une petite fille qui jouait du piano par un après-midi d'été. A cette heure-là, les autres petites filles étaient en train de jouer au jardin. Mais elle, elle devait se préparer pour le concert qu'on donnait le lendemain dans un théâtre devant un public d'invités, et elle tenait à faire bonne impression. C'était une enfant pleine d'amour-propre et d'orgueil et lorsqu'elle voulait quelque chose, elle le voulait vraiment. En l'occurrence, elle tenait à jouer son morceau du mieux possible. Il y avait tant de façons pour elle de le jouer, elle le savait, et elle savait aussi qu'entre toutes ces possibilités il y avait la meilleure de toutes. C'est de cette unique façon qu'elle aurait voulu jouer.

Mais qu'elle avait sommeil, cet après-midi-là ! Ses yeux se fermaient, elle devait faire un effort pour les garder ouverts. Elle avait essayé et réessayé les touches du piano pour savoir si les notes étaient justes. Les notes sont au nombre de sept : Do - Ré - Mi - Fa - Sol - La - Si - et avec ces sept notes diversement agencées, on peut jouer tous les airs. S'il manque une seule note, il est impossible de jouer, parce que chacune est indispensable. Pour qui l'ignorerait, il se passe la même chose avec les couleurs. Les couleurs sont au nombre de cinq : Rouge - Noir - Jaune - Bleu

- Blanc - et avec ces cinq couleurs, diversement mélangées, on peut peindre tous les tableaux et obtenir toutes les autres couleurs. S'il manque une seule couleur, il est impossible de peindre, car chacune est indispensable.

Et à présent revenons à notre petite fille qui jouait du piano par cet après-midi d'été et qui avait si sommeil. Après avoir fait un premier exercice pour entendre si toutes les notes étaient à leur place et bien justes, elle commença à préparer le morceau qu'elle devait présenter le lendemain au concert.

Il s'agissait de cette valse qui commence ainsi :

« *Danube bleu - glouglou - glouglou...* »

qui correspond aux notes :

« *Ré - Ré - Fa - Lala - Lala...* »

Les mains de Roberta, tel était le nom de l'enfant, couraient sur le clavier, et elles étaient toutes petites. Elle aussi était toute petite. Par moments, pour atteindre les touches plus éloignées, celles des notes dans les tons plus bas ou plus hauts, qui se trouvaient à droite et à gauche du piano, elle devait se déplacer sur le côté, le buste tendu, et allonger les bras, se penchant sur le tabouret au risque de tomber. Elle était toute petite mais très douée pour le piano. Elle avait bien appris la valse du *Danube Bleu*. Elle l'étudiait depuis un mois maintenant, elle ferait sûrement bonne impression au concert, sa maman serait contente, elle aurait peut-être même une

médaille. Mais cet après-midi-là, après avoir joué un moment, il arriva quelque chose que Roberta ne réussit pas à comprendre. Chaque fois qu'elle arrivait au *glouglou - glouglou* on entendait une très vilaine fausse note dans la musique, comme si la note s'était échappée. Si c'était arrivé au concert, elle aurait été dans de beaux draps ! Roberta essaya de nouveau : *Ré - Ré - Fa - Lala - Lala...* Voilà, c'était justement le *La* qui ne marchait pas. Peut-être que la touche qui correspondait au *La* était cassée. Elle appuya sur cette touche et il en sortit au contraire un beau *La*. Alors, elle n'était pas cassée ?

Et pourtant si elle se mettait à jouer *le Danube Bleu*, en faisant tous les bons mouvements, en appuyant sur toutes les bonnes touches, comme le lui avait appris son professeur, on n'entendait plus le *La*.

Désespérée, Roberta pensa appeler sa maman pour qu'elle l'aide à comprendre ce qui se passait, quand elle entendit un petit rire minuscule, un petit rire d'une hilarité irrépressible, comme celui de quelqu'un qui, tout en cherchant à se retenir, n'y parvient pas.

Roberta se frotta les yeux, elle croyait rêver. De fait, elle avait vu devant elle, sur le piano, une ballerine pas plus grande que son petit doigt. On peut donc bien imaginer comme elle était petite ! Elle avait des chaussons de satin blanc, un tutu de tulle rose, un petit haut noir, et sur la tête une coiffe de fine dentelle dorée. Elle était pliée en deux par le fou rire. Roberta la regardait un peu fâchée car elle voyait bien que cette ballerine était en train de rire d'elle.

« Et toi qui es-tu ? lui demanda-t-elle.

- Tu ne me reconnais pas, lala lala ?

- Non, je ne t'ai jamais vue avant.

- Et pourtant tu me cherches depuis un bon moment, lala lala !

- J'ai compris, dit Roberta. Tu es la note qui me manquait. Retourne tout de suite à ta place ! »

La ballerine fit deux ou trois pas de danse, puis une pirouette, s'arrêta et dit :

« Je suis désolée, mais *le Danube Bleu* n'est pas un air que j'aime. Je ne veux plus rester avec cet air-là. Je m'en vais, je m'en vais, lalla-lalla !...

- Ecoute Lala, la pria Roberta, et à partir de ce moment elle l'appela toujours Lala, tu ne dois pas dire de bêtises. Demain j'ai mon concert, comment vais-je faire pour jouer *le Danube Bleu* sans toi ? Je serais dans de beaux draps. Tu gâcherais tout !

- Moi, je n'en ai rien à faire de ton concert. Je m'en vais, je m'en vais, lallalalla !...

Roberta se fâcha :

« Et où vas-tu ?

- Je veux essayer de me glisser dans la musique d'un opéra, lallalalla !...

- Mais tu es folle ! » s'écria Roberta, et elle essaya de l'attraper.

Lalla lui échappa en riant, tourna autour de l'abat-jour et s'envola par la fenêtre.

Roberta la suivit. Elle s'aperçut qu'elle aussi par chance pouvait voler et cela lui sembla étrange au début, c'était comme nager dans une eau très légère. Mais elle n'avait pas le temps de s'y attarder. Elle devait attraper cette note espiègle et la remettre à sa place, autrement son concert était bel et bien à l'eau.

Il faisait déjà nuit et dans le ciel il y avait un croissant de lune. Lala volait devant elle, tout près, mais pas assez pour se laisser attraper. Elle riait et continuait à faire lala, jusqu'au moment où elle s'arrêta sur la coupole d'un théâtre.

En dessous, on voyait un parterre comble, les loges étincelantes de lumières, et sur scène une femme, une soprano, qui dans le silence chantait une mélodieuse romance.

Lala et Roberta s'étaient juchées sur le grand lampadaire qui pendait au centre du plafond et pendant un moment elles écoutèrent ce chant. Puis Lala dit :

« Tu n'entends pas comme cette musique est belle ? Je suis sûre que je m'y trouverai bien, lala, lala ! »

Et sans laisser à Roberta le temps de la retenir, elle vola en bas vers la scène où la grande cantatrice qui terminait sa romance, était lancée dans un aigu. Ses lèvres formaient un beau O tout rond et le son qui sortait de ce O ne semblait pas venir d'une voix humaine mais d'un instrument merveilleux.

Il était si beau ce son que Lala ne résista pas à l'appel et vola vers la cantatrice, dans sa bouche ouverte : dans ce O ! Nul ne pouvait la voir, elle était trop petite pour être vue du parterre, mais Roberta la vit. L'instant d'après, elle comprit ce qui arriva : la voix de la cantatrice qui semblait si mélodieuse et assurée s'arrêta sur une seule note, absurde, stridente, très fausse. Les hurlements et les sifflets du public qui protestait ne finissaient

plus. La grande cantatrice s'évanouit et tomba, le rideau se ferma brusquement. Une tragédie en somme !

Quand Lala revint sur le lampadaire, un peu penaude à dire la vérité, Roberta la prit à partie :

« Tu as vu ce que tu as fait ?

- Je n'y suis pour rien.

- Comment tu n'y es pour rien ! C'est toi, je t'ai vue !

- C'est elle qui n'a pas su chanter !

- Ah oui ?

- Oui, il vaut mieux ne pas avoir affaire à ces cantatrices, elles sont grasses, poseuses, hystériques, et puis elles sont toujours en train de s'évanouir ! Mieux vaut un violon, une contrebasse, n'importe quel instrument de l'orchestre, même une clarinette plutôt qu'une cantatrice ! »

Et en disant ces mots elle s'envola.

Roberta la suivait, mais on aurait dit que jamais elle ne parviendrait à réduire cette distance des quelques centimètres qui lui auraient suffi pour l'attraper. C'était une impression très déplaisante qu'elle avait déjà éprouvée d'autres fois. Quand elle rêvait, par exemple.

« Où veux-tu aller à présent, Lala ? Rentrons à la maison.

- Bien sûr, à la maison, pour jouer *le Danube Bleu* !

- Pourquoi pas ?

- Parce qu'il fait *glouglou glouglou*, et j'en ai assez, voilà pourquoi !

- Tu es agaçante, c'est tout ce que tu es !

- Et toi, tu ne sais pas jouer du piano, tu ne sais faire que *glouglou*.

- C'est pas vrai, je suis très douée, c'est mon professeur qui l'a dit ! »
- Lala l'imita pour se moquer d'elle :
- « C'est mon professeur qui l'a dit ! »

Roberta était si en colère qu'elle faillit l'attraper. Elles volaient, la nuit, au-dessus des toits des maisons. Il y avait une forêt d'antennes sur ces toits, les antennes de télévision. C'est peut-être pour ça que Lala dit :

« On va à la Télévision.

- Pour quoi faire ?

- On joue une symphonie de Mozart.

- De qui ?

- Mozart, tu ne le connais pas ? C'était un enfant musicien, mais mille fois plus doué que toi, lala, lala.

- Et comment sais-tu qu'on retransmet une symphonie de Mozart ?

- Je l'ai entendu par ces antennes, on n'entend rien d'autre dans l'air cette nuit, il n'y a que de la musique et tu ne l'entends pas. Dommage, c'est très beau. Allons ! »

Elles arrivèrent dans la salle de concert de la Télévision. Il y avait une quantité de machines, réflecteurs, fils, chariots et autres trucs compliqués pendus au plafond. La première partie du concert était terminée, la seconde allait commencer et sur le podium, devant le public réuni dans la salle, le grand violoniste allait de nouveau faire son apparition. C'est ce que dit la présentatrice.

Puis, dans la salle, toute l'assemblée applaudit, les musiciens de l'orchestre se levèrent respectueusement et le grand violoniste apparut sur le

podium. Il se fit un profond silence. La musique de Mozart vibra dans l'air comme un don de Dieu, limpide et pure, émouvante.

Quand le grand violoniste attaqua, ses cheveux blancs se mirent à flotter sur ses épaules. Il jouait tellement bien que tout l'orchestre semblait se taire, il n'y avait que lui et son violon.

Perchée sur un des réflecteurs, Roberta écoutait sous le charme. Elle était tellement grisée qu'elle ne fit pas attention à Lala. Elle ne s'en aperçut que lorsqu'elle la vit, toute petite et décidée, sur l'épaule du violoniste. Elle aurait voulu la rappeler, mais il était trop tard à présent, Lala avait déjà sauté sur les cordes du violon... Elle dut se boucher les oreilles ! La fausse note qui sortit du violon à ce moment-là fut terrible, surprenante. On aurait dit qu'une corde s'était cassée, qu'un cheval avait henni, qu'une porte rouillée avait tourné sur ses gonds !

La stupeur et la consternation se répandirent dans la salle, dans les maisons de la ville, dans le monde - car c'était un concert diffusé dans le monde entier ! Le grand violoniste porta une main à son coeur et, comme son coeur ne faisait qu'un avec son violon et qu'ils vibraient toujours à l'unisson, son coeur aussi détonna, il se brisa.

Après quelques minutes d'interruption, une présentatrice annonça que le grand violoniste était mort. Tout le monde avait vu comment, mais personne ne savait expliquer ce qui s'était passé.

Roberta était si furieuse contre Lala qu'elle ne trouvait même pas ses mots pour la réprimander, et elle s'embrouillait :

« Mieux vaudrait qu'une note qui n'est pas juste ne soit jamais née ! Où que tu ailles, il y a une fausse note, tu te feras détester de tous, tu es un danger public ! »

Lala ne répondit pas, mais Roberta, volant derrière elle, entendit des pleurs minuscules secoués par des sanglots, et sa petite voix :

« Qu'y puis-je si personne ne veut de moi ? Je n'arrive jamais à m'adapter, nulle part, moi, la - la - la-lla !

- Mais puisque tu te trouvais si bien dans l'air que je jouais tout à l'heure ?

- Je n'aime pas *le Danube Bleu*, je ne l'aime pas, je ne l'aime pas ! Je ne veux pas faire *glouglou glouglou* avec mon beau lala lala !

- Toi, tu ne sais faire que ça, et tu ne peux le faire bien que là, dans cet air-là.

- Ce n'est pas vrai, lala, lala !

- Comment ce n'est pas vrai ? Ne vois-tu pas que tu ne sais même pas parler sans faire ton lala ?

- Moi, je ne fais pas lala, compris ? Lala lala !

- Tu viens juste de le faire.

- Je ne l'ai pas fait, lala, lala ! »

Roberta se mit à rire, même si elle n'en avait guère envie :

« Tu es vraiment têtue, butée, intraitable ! Et menteuse, car tu nies l'évidence ! Tu me désespères ! Il suffirait de raisonner un peu, mais tu ne sais pas raisonner.

- Laisse-moi tranquille, va-t-en ! Je ne sais pas raisonner parce que je ne veux pas raisonner, ça te va ? Si raisonner signifie ton stupide *Danube Bleu*, moi je ne raisonne plus, lala lala ! »

Ainsi, raisonnant et déraisonnant, l'aube était venue, et puis le matin, et Roberta et Lala se trouvèrent sous un arbre.

Sous cet arbre, en bas dans la rue, il y avait une parade militaire. Une grande foule dans les tribunes et, sur l'estrade recouverte d'une tente et pleine de drapeaux, il y avait beaucoup de généraux avec leurs médailles et leurs sabres. Au centre de l'estrade, à la place d'honneur, le Généralissime d'un Etat étranger très puissant, on le comprenait au plumet qu'il avait sur son chapeau. Il était venu en visite pour voir défiler les soldats.

Et voici que les soldats arrivaient, précédés de la fanfare !

La fanfare, en hommage à l'hôte illustre, passant devant l'estrade, entonna l'hymne de l'Etat étranger dont ce Généralissime était le représentant. Tout le monde se leva.

C'était un hymne lent et solennel, un peu funèbre. Mais plus que la musique, ce fut peut-être la beauté des trompettes en or brillant dans le soleil qui attira Lala... Avant que Roberta n'ait pu la retenir, elle était déjà descendue de la branche et s'était glissée dans le plus gros trombone porté par un gigantesque caporal-chef qui soufflait dedans les joues gonflées, de toute la force de ses poumons.

De ce trombone, soudain, ne sortit plus l'hymne national et martial, mais quelque chose de désagréable comme le miaulement d'un chat à la

queue écrasée, un miaulement si puissant et furieux qu'il donna la chair de poule à toute l'assemblée. Les trompettes de la fanfare l'imitèrent en écho, et l'effet fut catastrophique, un désastre. Cela tenait proprement de l'outrage envers le Généralissime, c'était une provocation, une injure mortelle, une moquerie intolérable, une insolente grimace !

« C'est de l'Insubordination ! s'écria un général sur l'estrade.

-C'est la Révolution, s'écria un autre général, rouge de colère comme le premier.

- Nous devons faire Fusiller ces soldats pour donner l'exemple !" s'écria un troisième général plus rouge que les deux premiers réunis. »

Et ils regardèrent consternés le Généralissime.

« C'est la Guerre » dit le Généralissime blanc de colère et agitant nerveusement son plumet. On ne pouvait absolument pas tolérer une chose pareille, seule une guerre pouvait l'effacer.

Cela dit, il tourna les talons et s'en fut dans son pays pour préparer la guerre.

Lala revint sur la branche de l'arbre d'où Roberta avait suivi la scène. Elle avait l'air de celle qui en a fait de belles. Par sa faute, la guerre allait éclater. Etait-il possible de tomber dans de tels excès pour un rien, pour une fausse note...

Cette fois-ci, Roberta voulut la prendre par la douceur, elle avait compris le caractère difficile de Lala. Elle passa donc sur la guerre, qui était pourtant un désastre, et lui dit :

« Rentrons à la maison Lala, viens faire ton beau *glouglou* dans le *Danube Bleu* ! C'est toujours mieux que ce vilain *pa-para-pappa* joué par le trombone. »

Lala, renfrognée et pensive, haussa les épaules. Elle voulait qu'on la laisse tranquille.

« Mon père dit que toute sa vie chacun ne peut que refaire une note, la sienne, celle qui le distingue de tous les autres.

- Comme le coucou, fit Lala pour se moquer d'elle.

- Mais un homme n'est pas un coucou. Il peut jouer sa note de mille façons différentes : c'est là toute sa liberté, dit mon père.

- Peut-on savoir ce que signifie tout ce *bla-bla-bla* ? lui demanda Lala, toujours désobligeante.

- Ça veut dire qu'on ne peut faire comme toi qui sautes de-ci, de-là.

- Et pourquoi pas ?

- Pourquoi... Parce que tu dois vouloir une seule chose !

- Laquelle ?

- Je l'ignore. » Puis, presque sans réfléchir, elle dit :

« Celle pour laquelle nous sommes indispensables ! »

Mais Lala était têtue :

« On ne peut vouloir une seule chose.

- Si, on peut au contraire ! » dit Roberta qui en était à présent absolument convaincue et commençait confusément à comprendre ce qu'elle avait répété auparavant presque comme un perroquet.

« On ne peut pas ! »

On peut, on ne peut pas, on peut, on ne peut pas...elles continuaient ainsi, mais la question resta en suspens car Roberta se précipita sur Lala et elle était sur le point de l'attraper, lorsqu'elle se réveilla.

Près d'elle, sa mère lui souriait.

« J'ai fait un drôle de rêve, maman ! » Et elle lui raconta l'histoire de Lala.

La maman écouta, lui caressa les cheveux, puis lui dit :

« Tu ne dois pas trop te fatiguer, ma petite, et tu ne dois pas te faire trop de souci pour ton concert. Fais ce que tu peux du mieux que tu peux, et tout ira bien.

- Maman, et si une note s'échappait vraiment ?

- Eh, mon Dieu ! Personne ne s'en apercevra. »

Traduit par **Danièle VALIN**

*(Storia di una nota che stonava, In : Variazioni sopra una nota sola di Raffaele La Capria, Napoli, Guida, 1990. Dessin de la fille de Raffaele La Capria) Traduction publiée avec l'aimable autorisation de l'auteur.*